

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 26 (1888)  
**Heft:** 6  
  
**Artikel:** Mère et fille : [suite]  
**Autor:** Nelly-Lieutier  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-190272>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## MÈRE ET FILLE

V

Un éclair de joie passa, en cet instant, dans les yeux de la jeune fille.

Le docteur, se méprenant à cette expression, la regarda avec une profonde tristesse.

— Vous aurez le courage de supporter la vérité, cependant ? demanda-t-il.

— Oui, oui, je veux savoir vite, maintenant, s'écria Colette. Donnez-moi une glace, docteur, ajouta-t-elle, en voyant que celui-ci la regardait, indécis et sans rien dire, après avoir ôté l'appareil.

— Non, pas aujourd'hui, mon enfant ; laissez-moi vous soigner quelques jours encore ; peut-être le mal sera-t-il moins grand que je ne le crains aujourd'hui.

— Je ne reprendrai donc jamais ma figure d'autrefois ? dit Colette avec explosion.

— Jamais, je ne sais pas, dit le docteur embarrassé ; mais, pour le moment, une longue trace bien rouge vous obligera peut-être à masquer un peu le côté brûlé de la figure.

— Oh ! docteur, docteur ! que je vous aime ! s'écria Colette.

— Oh ! ne me remerciez pas encore, mon enfant ; je ne puis, hélas ! vous donner aucune espérance pour l'avenir.

— Mais, au contraire, vous me la donnez, cette espérance, et je veux voir à l'instant, tout de suite.

Et, s'arrachant d'auprès du médecin, la jeune fille courut elle-même prendre la glace qu'elle demandait en vain.

— Est-ce que je resterai toujours ainsi ? demanda-t-elle, ne pouvant réprimer un geste de dégoût.

— Oh ! certainement non, mademoiselle ; tout cela s'atténuera, diminuera sensiblement, mais, faut-il vous le dire, ne s'effacera jamais d'une manière absolue.

— Et je serai laide alors, n'est-ce pas, laide pour toujours ?

— Non, vous serez moins jolie seulement ; car cette trace, cette trace que j'aurais voulu effacer à tout prix, restera sur votre joue comme un souvenir que rien ne pourra effacer.

A ce moment, il sembla aux deux interlocuteurs entendre le bruit d'un sanglot étouffé, parti du côté par lequel avait disparu Mme Fonguerives.

— Vous pleurez, mon enfant ? dit le vieux docteur, attendri.

— Non, j'ai du courage, au contraire, et j'aime mieux qu'il en soit ainsi que si vous aviez pu tout à fait me guérir. J'aime peu le monde, et la solitude, à laquelle je serai peut-être condamnée, me rendra plus heureuse ; et... je resterai toujours auprès de toi, mère, dit-elle presque joyeusement, en voyant, sous le rideau qui se soulevait, apparaître le visage pâle et défiguré de Mme Fonguerives.

— Oui... nous ne nous quitterons plus, ma fille chérie, s'écria la mère en jetant, éplorée, les bras autour du cou de Colette. Nous ne nous quitterons plus, car je veux te consacrer ma vie tout entière, m'enfermant avec toi, loin du monde et des plaisirs auxquels je t'ai sacrifiée.

— Non, non, mère, répondit presque en riant la jeune fille, je n'accepterai point ton sacrifice ; je resterai près de toi toujours, tant que tu le voudras ; mais il y aura pour toi de beaux jours encore. Tu sais... continua-t-elle tout bas en se penchant à l'oreille de sa mère, tu sais... il t'aime... et vous serez heureux ensemble, longtemps, toujours !...

Mme Fonguerives eut un tressaillement, et ses yeux se portèrent avidement sur ceux de sa fille.

Celle-ci détourna son regard ; mais, si rapide qu'eût été son mouvement, il ne le fut pas assez pour dérober l'éclair de profond désespoir qui l'avait traversé.

Cet éclair fut toute une révélation pour sa mère.

Pauvre enfant ! elle l'aimait donc aussi, elle ! Et son amour était jeune et sincère, dégagé de toute coquetterie et de cette science de la vie qui peut rendre une femme si dangereuse.

Colette aimait André, et elle avait osé !...

Oh ! non, non, ce n'était pas possible ! C'était une idée insensée que celle qui la portait à croire que la jeune fille avait volontairement cherché à détruire sa beauté.

Elle avait donc compris que sa mère ne voyait en elle qu'une rivale ! Elle avait donc deviné les hésitations d'André, et cet amour partagé, indécis, qui ne savait à laquelle s'adresser !

Tout cela, la mère ne l'aurait pas cru, si elle n'avait été guidée que par la révélation qui lui avait été faite par la conversation du docteur et de sa fille.

Elle avait entendu ; elle n'avait pas compris...

Mais le regard de Colette ! Oh ! ce regard ! Il restait là, sur son cœur, comme une brûlure aussi, qu'aucune larme ne saurait effacer !

Qu'allait-elle faire ?...

NELLY-LIEUTIER.

(A suivre.)

## Noutron vilhio comi.

— Eh bin, Sami, ton valet est dza grantenet, a-te pas dza passà l'écoula ?

— Et oi, Abran, l'a dza passàie stu sailli.

— Et l'est bin z'u ?

— Oh pràò bin ! mà lài sont tenus pì tràò rudo, kà se l'ont lo malheu d'arrevà tràò tard po l'appet, crac ! sont su d'allà àò clliou.

— L'é dza bin oïu derè. Dè noutron teimps, on n'étai pas dinsè boriaudà, et portant n'étià dàì tot cràno sordà.

— Caise-tè ! bin su què oi. Noutron vilhio comi, quand n'avià lè dozè exercices dè la demeindze, ne fasai pas tant sa Sophie s'on n'étai pas quie àò pì colon, kà quand lo tambou lài demandàvè se faillai rappelà, lo comi lài fasai : Tè faut atteinè onco on momeint, François, ne sont pas onco ti quie !

Et to parai tot sè passàvè bin, et la patrie poivè drumi tranquilla.

— Aloo !

## On bobet.

On coo, on pou taborniau et pèsant, démaoràvè tsi sa schèra que s'étai mariàie et que préparàvè on petit trossé po on nové vezadzo que dévessai arrevà dein lo ménadzo. Lo bri étai dza coumandà ; et on dzo que la djeina fenna dévezàvè avoué se n'hommo, le lài fe : Foudrai pràò ein derè dou mots à mon fràrè, kà lo pourro einnoceint ne sè démaufiè de rein, et vaut mì lo préveni.

L'est cein que fìront, et après l'avai crià, l'ai diont :

— Eh bin, te ne sà pas, ne vein bintout avai on poupon !

— Ah bah !

— Oi.

— Sara-te on bouébo àò bin onna bouéba ?

— Oh ! on n'ein sà rein.

— Ah ! vo n'ein sèdè rein ?